

L'Internat, les Mémoires d'un jeune collégien, par François Brault



Un Groupe d'internes et d'amis demi-pensionnaires dans la cour du collège (1943)

De gauche à droite à partir du haut :

François Brault, Ladislav Kohn, Rousseau, Touzet

En dessous : Hugonnet

En dessous de gauche à droite : Lionel Picard, Guy Aubard, Edmond Tritz, Marcel Rivière

En dessous : Albert Rousselet.

François Brault, originaire de Fontguenand dans le nord du département de l'Indre, ne pouvait pas en septembre 1940 rejoindre le Collège de Blois, car la ligne de démarcation passait à 7km de chez lui ; il poursuit sa scolarité au Collège de La Châtre de 1940 à 1944. Il se rappelle avoir été reçu, accompagné de sa mère, par le Principal, Monsieur Soulan, vêtu d'une blouse grise et arborant un "vaste chapeau noir, appelé par les potaches : "le Sombrero".

Il se souvient des professeurs Lagarde, Guy, Collé, Giraudet, Birklé, Hoguel. Deux souvenirs précis sont restés gravés dans sa mémoire :

"...Dans notre salle de classe, il y avait des cartes. L'une d'elles était celle de l'Angleterre, cette carte était tachée d'encre noire. Sans doute un encrier avait été renversé par mégarde, mais curieusement cette tache entourait la terre d'Angleterre."

Monsieur Collé, en cours d'anglais, nous dit "Vous voyez, c'est tout un symbole, la tache ne souille pas l'Angleterre". Cette réflexion m'avait beaucoup réjoui.

Le gouvernement de Vichy avait sabré les programmes : en Histoire, la Révolution Française ; en Géographie, l'Alsace, et la Lorraine me semble-t-il. Monsieur Guy, imperturbable, nous avisa de ce fait, mais nous déclara que, néanmoins, il nous ferait des cours de manière à maintenir l'ancien programme.

François Brault nous apporte un témoignage piquant de la vie à l'internat, sous l'autorité du Principal Henri Soulan en 1940-41.

Il évoque les traditionnelles promenades des internes le jeudi et éventuellement le

dimanche. Il en est une qui l'a marqué particulièrement : la première sur la Côte d'Ars, car, écrit-il, "c'est là que je devais assister pour la première fois à une réunion de notre groupe de Résistance, avec Jean Pacton, en avril 1942".

La vie d'un pensionnaire était monotone, dortoir, réfectoire, cour dite de récréation, salle de classe, salle d'étude.

Grâce aux restrictions sur la consommation d'électricité, réveil à 7 heures ou 7 heures 30 (avant la guerre, souvent dans les pensionnats 6 heures ou 6 heures 30), lavabo (eau froide bien sûr), brossage des chaussures : une demi-heure. Ensuite, une heure d'étude, petit déjeuner, cours ou permanence, jusqu'à midi (réfectoire 30 minutes ; cour de récréation de 13 heures à 13 heures 30, de 13 heures 30 à 14 heures : étude ; de 14 heures à 16 heures : cours ; récréation : 1 heure avec accès à la boîte de provisions - de 17 heures à 19 heures : études - réfectoire : 30 minutes, quelques minutes dans la cour, études : 1 heure, dortoir, passage au lavabo et vite au lit.

La nourriture dans un internat n'a jamais, dans ces époques là, été extraordinaire.

Mais à La Châtre, surtout en 1940-1941 jusqu'aux vacances d'été, ce n'était pas brillant, même en tenant compte des restrictions : pommes de terre marquées de taches noires, petit déjeuner, la soupe : de couleur verte et peu consistante.

Je me souviens que l'un des nôtres, Mery originaire de Cluis, assez blagueur, nous remontait le moral en voyant arriver la souprière : "Tiens, disait-il, voilà la pâtée des canards". Nous avions faim.

Par la suite, avec l'arrivée de M. Bressolette, à la rentrée de 1941, la situation s'améliora : le café au lait ou même un lait chocolaté (obtenu avec des écorces de cacao) remplaça la pâtée claire et verte.

Il y eut même des frites, mais pour les partager on les comptait.

Je dois rappeler que, peu avant les vacances de Noël 1940, suite à une avarie, la distribution de l'eau fut interrompue dans les lavabos et les toilettes proches du dortoir. Elle ne fut rétablie qu'à la rentrée, après les vacances de Pâques !

Même à cette époque, une telle réparation aurait pu se faire beaucoup plus rapidement.

Le dortoir était fermé à clef la nuit.

Ne soyez pas surpris d'apprendre que nous urinions (le dortoir était situé au 2^{ème} étage) par les fenêtres.

Je descendais le matin, près du robinet situé au fond de la cour, c'était le seul moyen de se laver, de façon sommaire d'ailleurs.

Le plus souvent j'étais seul.

Je me souviens aussi de m'être rasé en utilisant, au dortoir, de la neige recueillie sur le toit.

Les hivers ont été assez rudes pendant la guerre.

Le dortoir situé sous les combles n'était pas chauffé ; les lits étaient froids, nous jetions dessus des matelas (il y en avait un tas impressionnant dans un coin du dortoir) ; nous gardions les chaussettes, éventuellement un pull et la blouse par dessus le pyjama.

Lorsqu'il neigeait, dans la cour nous glissions jusqu'à ce que nous arrivions à faire une sorte de patinoire. C'est un bon souvenir.

François Brault raconte quelques histoires drôles :

"...En 1940-41, nous avions un pion surnommé "Janvier" qui, bien qu'affectant une certaine sévérité, n'arrivait pas à s'imposer. Il gratifiait d'heures de colle négatives ceux qui se conduisaient bien.

Certains avaient ainsi un petit capital qui était entamé lorsque Janvier infligeait des heures de colle positives, d'où la réflexion "Un tel quatre heures de retenue". Réponse : "Je m'en fous, il me reste 20 heures !"

Les chauves-souris

Les murs de la petite salle de la classe de Philo étaient recouverts de boiseries sous lesquelles vivait une importante colonie de chauves-souris. Quel beau spectacle : en été, vers le soir, ces petites bêtes tournoyaient inlassablement vers le plafond.

Qui en a eu l'idée, je n'en sais rien, mais la réalisation fut immédiate.

Les externes laissaient leurs blouses en quittant le collège. Elles furent réquisitionnées pour en faire des filets. Les chauves-souris capturées, personne n'hésitait à les rattraper à pleines mains. Dissimulées surnoisement dans les poches et libérées dans le dortoir où nous montions, nous poussions des cris d'effroi, d'une peur le plus souvent simulée, devant le ballet incessant de ces charmants petits êtres. Personne n'ouvrait les fenêtres.

Janvier, terrorisé, déclara que pour chaque chauve-souris abattue, l'auteur de ce haut fait aurait droit à 2 heures de colle négatives.

Ce fut un déchaînement général, mais le nombre de nos proies diminuait, tandis que notre surveillant notait gravement les bénéficiaires des heures négatives.

Je surpris alors l'un des nôtres déposant une chauve-souris qu'il avait abbatue sur le bord extérieur d'une fenêtre : avec des gestes délicats, il tentait de la ranimer pour la faire voler à nouveau dans le dortoir.

La partie de poker

Le samedi soir, Janvier était remplacé par un élève de philo qui était pion.

Je crois que c'était Théo Vial, charmant Marseillais, joyeux et toujours de bonne humeur, qui avait tout organisé.

Les fenêtres du dortoir et de ses annexes étaient, depuis le début de la guerre, peintes en bleu (un camouflage en cas de raid aérien), mais nous disposions en plus d'une couverture sur la fenêtre des lavabos.

Installés dans cette pièce, nous nous mettions à jouer au poker...

Il n'était d'ailleurs pas question de jouer de l'argent ou autre chose.

Bref, cela pouvait durer jusqu'à minuit.

Pendant ce temps, nous fumions ; il y avait même eu des cigares ; nous mangions, sans ticket de rationnement ; il y avait encore du pâté de tête ou plus rarement du saucisson.

La boisson qui accompagnait ce festin : une

bouteille de Byrrh.

Un jour, la concierge nous prévient que “le patron” se méfie et a vent de notre petite partie hebdomadaire. Nous décidons de ne rien faire et de surveiller la cour : toutes les lumières restent éteintes.

Notre guetteur aperçoit, caché en partie par un arbre de la cour, Monsieur Soulan, coiffé du “Sombrero”, mais repéré par ce qu’il portait un imperméable d’une blancheur éclatante.

Bruit de pas, le Principal traverse le dortoir en maugréant.

Je crois bien que c’est la seule fois où il venait nous rendre visite le soir.

La leçon d’escrime

Monsieur le Principal, de temps à autre était fier de raconter qu’il était passé par Joinville (Centre de formation pour l’éducation physique et le sport).

Ce fut donc là, sans doute, qu’il devint un pratiquant de l’escrime.

Le rez-de-chaussée du collège comportait, en enfilade, le bureau du Principal, une pièce, un hall et notre salle d’étude.

Il faisait chaud ; la porte de notre salle où nous étions entrés pour l’étude de 17 heures à 19 heures, donnait sur le hall.

Monsieur Soulan voulait initier à l’escrime son fils, âgé de 12 ou 13 ans et surnommé en famille “Le Gibbon”.

Nous entendions ferrailer. La leçon avait lieu dans le hall et, tout à coup, des cris, plutôt des hurlements. Le Gibbon, qui avait de grandes jambes, traversait en courant notre salle, poursuivi par son père hurlant “misérable ! Tu oses porter la main sur ton père.”

Le malheureux Gibbon ne pouvait aller plus loin que le fond de la salle. Rattrapé tout près de moi par son maître d’escrime, il dut subir un remarquable châtement corporel.

J’observais la scène, et aussi notre répétiteur Monsieur Lévêque, impassible, un rien goguenard.

L’explication de ce petit drame : le Gibbon avait appris secrètement le moyen de parer et de contrer une botte qui lui était enseignée et avait donc pu répliquer au cours de la leçon.

Le maître d’armes, surpris et vexé, avait réagi avec spontanéité.

Le nettoyage des cabinets

En ces temps bien lointains, il n’était pas question de toilettes, ni même de WC, mais de



Jacques Miséré, Lionel Picard, Albert Rousselet, Léon Baran, Albert Caudoux, début 1944.

cabinets. Ceux-ci, à la turque, sans effet d’eau, étaient dans un état déplorable. Pour les utiliser en prenant les moindres risques, il était élémentaire de retrousser sévèrement son pantalon.

Gibert, un camarade, nous tint à peu près ce langage : “Les cabinets sont dégoûtants, il faut nous prendre en main pour les nettoyer.”

Il y eut beaucoup de volontaires plus que de balais et de seaux.

Une fois le travail terminé, le rusé Gibert, fit aligner les valeureux bénévoles (pantalons retroussés jusqu’aux genoux) et ordonna : “présentez armes !”

L’ordre fut exécuté dans un ensemble parfait ; les balais étaient, en effet, brandis dans un alignement admirable.

Cri de rage et de douleur au moment où Gibert sortit un appareil photo. “Gibert, Gibert ne faites pas ça ou je vous confisque l’appareil.”

Gibert céda ; il est évident que la photo ne risquait pas à l’époque d’être reproduite dans un journal, mais elle pouvait circuler.

La foudre pouvait tomber sur le malheureux Janvier, le surveillant.

Ce ne fut pas un scandale, mais une grosse rigolade.

Le cahier de colles

Lorsque j'étais au collège de Blois, il n'y avait pratiquement jamais de privation de sortie le dimanche. Je pensais que cette sanction n'existait plus, mais à La Châtre c'était monnaie courante.

De plus la traduction devant le conseil de discipline était fréquente.

Je ne pense pas me tromper. Billonnet était passé devant ce conseil plusieurs fois. Nullement impressionné, il se cousait, chaque fois, un galon sur l'épaule.

Un jour, privé de sortie le dimanche, il était furieux.

Après avoir bien réfléchi, il passa un marché avec le Gibbon qui pouvait circuler partout sans attirer l'attention, puisqu'il habitait avec ses parents dans le logement de fonction.

Le cahier de colles était dans la salle des profs. Le Gibbon s'en est emparé et, moyennant une pièce de 40 sous (2 francs anciens), exécuta le contrat.

Il devait effacer le nom de Billonnet. Malheureusement, il réalisa ce travail avec une telle ardeur qu'il troua sévèrement la page !

Devant ce désastre, une décision énergique s'imposait : Billonnet s'empara du cahier et le jeta dans le trou des cabinets au fond de la cour.

Intuition ? Dénonciation ? Toujours est-il que, quelques heures plus tard, M. Soulan armé d'un bâton traversait à grandes enjambées la cour, l'air furieux.

Il se dirigea vers le cabinet litigieux, mais malgré son bâton et ses efforts, il ne put repêcher le précieux cahier.

Peu après, le cœur léger, Billonnet partait rejoindre ses parents.

Match nul

Rien ne va plus : nourriture insuffisante, froid et punitions.

Misére prend une résolution : afficher sur la porte de la Mairie et sur le portail de l'église, une protestation anonyme frappée à la machine. Il y en a une dans la salle attenante au bureau du Principal.

Je ne sais comment Miséré a pu se procurer une clef lui permettant de sortir du dortoir toujours fermé la nuit.

Plusieurs nuits de suite, il s'entraîna à taper sa proclamation sur la machine à écrire.

Elle est prête : il n'a plus qu'à faire le mur la nuit suivante pour l'afficher.

Sans doute une dénonciation : la concierge avise juste à temps Miséré du danger qui le menace.

Je m'en souviens parfaitement, il jette les proclamations dans le poêle de notre salle d'étude.

Au moment où les deux documents se consomment, le Principal Soulan surgit et voyant la fumée qui s'échappe du poêle, fouille hardiment au moyen d'un tisonnier.

Trop tard.

Un autre témoignage

Depuis le mois d'octobre précédent, je suis pensionnaire. Le dortoir sous les combles est bien froid l'hiver et les ablutions bien glaciales. A 11 ans, c'est un peu dur, mais cela contribue à forger le caractère et à construire une solidarité fraternelle avec les Gaston, Guy, Bertrand et autres Rémy. Dans la cour, on fait des concours de glissades sur la neige tassée ... et en sabots, s'il vous plaît !

...“La guerre se fait surtout sentir dans les approvisionnements. Heureusement, nous avons le droit d'avoir de petits casiers à provisions où le dimanche soir, en rentrant de la journée passée à la maison - j'habitais alors ARDENTES - on rangeait soigneusement les petites victuailles qui devaient faire “les 4 heures” de la semaine : pain, pommes, oeufs, gâteaux, fromage....

...“La classe de 5ème est nombreuse et offre une particularité que je n'avais pas connue en 6ème à Châteauroux : la présence de filles. J'avoue ne pas savoir si, à l'époque - car ceci est maintenant parfaitement banal - cette mixité entraînait une salubre émulation ou un trouble néfaste à la concentration. Et allez savoir ! Peut-être ce trouble était-il sciemment provoqué par Elyane, Annick, Yvonne ou Micheline !...”

Serge Douceret - Mars 1943 en 5ème